(par J. G. Peltier)

(nom. Ceci est
une autre brochure
sous le même titre)

Clu
FRC
6930

M & W 14087

LA SANCTION ROYALE

Quos Ego

Virg.

PANGE LINGUA,

COMPLAINTE

DÉMOCRATICO-ROYALE,

Par l'auteur du VENI CREATOR SPIRITUS.

Infandum renovare dolorem.

Virg. Lib. II.

A SAINT-CLOUD.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

PANGE LINGUA.

PARLE, ma langue, dis tout ce qu'a souffert de tourmens, d'injures et d'affronts, le meilleur des monarques ; dis tout ce qu'a souffert son cœur paternel à l'aspect des calamnités générales qui ont désolé le plus bel empire de l'univers.

Dis quelles sont ces calamités, et par qui elles ont été répandues sur la surface de cet empire ; contre qui elles ont été dirigées. Dis quelles iniquités barbares on s'est permises envers des citoyens prêts à verser leur sang pour la défense de leur roi et de leur patrie.

Dis que des sujets, mes enfans, m'ont cruellement déchiré le cœur, qu'ils m'ont renversé du trône, ont, pendant 15 mois, menacé de m'ôter la vie avec mon sceptre, ont poursuivi ma femme sanglante jusques dans mes bras défaillans, et m'ont traîné captif, couvert d'opprobre, jusques dans une prison d'où je ne suis sorti qu'en m'exposant à voir les bandits de la capitale, de MA BONNE VILLE de Paris, souiller encore de leur aspect odieux et de leurs blasphêmes, jusques à la retraite solitaire qu'ils m'ont choisie sous la queue de leurs canons, où je suis entré, non pour me livrer aux plaisirs, comme ils le publient,

mais pour me dérober à leur ingratitude et aux preuves perpétuelles de leur lâcheté et de leur barbarie.

Cependant qu'a-t-il à me reprocher, ce peuple perfide. En quel temps et comment ai-je pu faire son bonheur, que je ne me sois empressé d'aller au-devant de ses vœux?

A peine ai-je été élevé à la pourpre royale, que j'ai fait mes efforts pour lui faire oublier les malheurs et les forfaits du regne qui m'avoit précédé. Une économie sévere, une bienfaisance sans bornes, la bonté, la premiere qualité des rois, la justice et la clémence, ont marqué mes premiers pas dans cette pénible et périlleuse carriere. Thémis, flétrie et déshonorée, gémissoit dans l'exil; je l'ai rappellée, et lui ai rendu son éclat: le sceptre, tombé des mains corrompues d'un monarque pusillanime, flottoit dans celles des courtisanes et de leurs villes créatures; j'ai mis ma confiance en des hommes d'honneur. Je me suis environné de sages; j'ai appellé à mon conseil les gens de bien et de génie; des citoyens enfin qui, pour la premiere fois, ont osé prononcer les mots sacrés de VÉRITÉ, de LIBERTÉ, sans encourir la disgrace, sans effaroucher l'oreille d'un roi. Il suffit, je crois, de nommer mes agens : Turgot, Maurepas, Malsherbes, Necker; voilà les hommes sur qui tomberent mes jeunes regards; je dûs à la providence de n'être pas déçu dans mon espérance.

J'étois à peine assis sur un trône où 25 mil-

lions d'hommes m'environnoient de leurs bénédictions filiales, qu'un peuple opprimé, étranger à mon pays, mais non à mon cœur, sur lequel tous les malheureux ont des droits, leve vers moi ces mains suppliantes, et réclame mon secours pour briser ses fers. Je parle, et le nouveau monde est libre.

La moitié de mes peuples étoit esclave de l'autre; des loix absurdes, fruit désastreux des siecles d'ignorance, de ces temps barbares où l'on ne connoissoit dans la nature que des maîtres et des serfs. J'abolis pour jamais ces atrocités féodales, et ce fut alors qu'on dût réellement me surnommer le RESTAURATEUR DE LA LIBERTÉ, et ROI D'UN PEUPLE LIBRE, titres que mes bourreaux m'ont donné depuis par dérision.

La partie la plus utile, la plus laborieuse, la plus vénérable de la nation françoise, portoit sur le front le sceau de l'infamie; le respectable laboureur, le pere nourricier de la patrie, étoit soumis au plus barbare des impôts. On le voyoit lui, sa femme, ses enfans, ses bœufs, compagnons de ses travaux, forcés d'abandonner le sillon, sa plus chere espérance, de laisser périr, desséchée, sa moisson, son unique ressource, pour sacrifier son temps et ses peines à la confection des routes; j'abolis pour jamais la CORVÉE.

Le code criminel se ressentoit encore de la barbarie des siecles de ténebres où il avoit pris naissance; l'épreuve da l'eau et du feu, il est

vrai, ne subsistoit plus; mais des moyens plus féroces avoient pris leur place. Des tortures cruelles, forçoient l'innocence à se mentir à soi-même, en s'avouant coupable ; j'abolis la question préparatoire.

Je fis plus, je voulus que l'accusé trouvât dans mes loix tous les moyens de furtification, et en supprimant l'usage ridicule de la SELLETTE, je voulus que l'innocent et le coupable se choisissent des conseils et des défenseurs. C'es ainsi que je voulois atténuer les haines et les vengeances des juges, qui tant de fois ont immolé à un vil intérêt, à un ressentiment personnel la vertu sans défense.

Toujours pressé du besoin de faire le bonheur de ceux dont je savois être moins le roi que le pere, l'impôt attira mes regards; l'impôt, qui pesoit uniquement sur les têtes utiles qu'avoient toujours su écarter d'eux trois sortes d'hommes, opprimant tour-à-tour les peuples, et menaçant les rois ; les prêtres, les nobles et les robins, calculant gravement les gouttes du sang de mon peuple, devoroient eux seuls tout le prix de ses sueurs et de ses veilles, et laissoient toutes les charges de l'état à la classe, la seule utile peut-être, ou du moins la plus pauvre et la plus laborieuse.

Indigné de ces antiques iniquités, je voulus que mon regne eut l'honneur de les voir abolies.

Je voulus rapprocher les hommes, en éta-

blissant un système d'égalité, qui seul peu les faire respecter les uns par les autres. L'impôt territorial fut décrété dans mon conseil et présenté à mes NOTABLES, puis aux parlemens et aux NOTABLES encore : mais je faisois le bien général, je ne fus point écouté.

Accoutumé à envahir toutes les grandes places, à tout posséder, à tout exiger de l'état, et à ne rien faire pour l'état, la classe titrée, le clergé, les gens de robe, se souleverent contre cette équitable répartition ; ils prétendirent que l'état étoit dans l'église, et que par conséquent il devoit tout à l'église, et que l'église ne devoit rien à l'état. Les parlemens apppuyerent cette insurrection désastreuse ; ils eurent l'adresse de séduire le peuple, le peuple toujours aveugle, toujours trompé; ils le porterent à la sédition ; la guerre civile alloit s'allumer, lorsque, plus jaloux d'épargner le sang de mes sujets que de régner sur eux, je révoquai l'édit de l'*impôt territorial*. Le parlement rétablit les trois vingtièmes, parce qu'il en étoit exempt ; il eût décrété, comme on a fait depuis, le *quart*, les *deux tiers* même du revenu, si j'avois consenti lâchement à ne pas les soumettre à ces contributions.

Ne sachant où donner de la tête, me croyant environné, comme tous les autres rois, du mensonge, de l'erreur et de la perfidie, j'appellai à moi tout ce que je supposai de sages dans mon empire: « Venez à moi, m'écriai-je,

vous tous qui aimez les hommes, qui desirez contribuer à leur bonheur, venez à moi, formons une ligue puissante et rendons-les heureux malgré eux-mêmes... aidez-moi de vos lumieres, éclairez mon inexpérience, indiquez-moi le bien que je puis faire, le mal que je dois éviter; osez, osez me faire entendre cette vérité auguste, dont la voix sévere semble fuir les lambris dorés, et sur-tout les échelons du trône dont, si je puis m'exprimer ainsi, elle ne devroit pas désemparer ».

Les notables arrivent : la Fayette étoit du nombre; cet ingrat se montra dès-lors mon premier ennemi; et, quelque lâche, quelque ambitieux, quelque perfide qu'il soit, il maintient sur l'opinion un ascendant qui dérouta mes ministres, et me laissa, moi, ma famille, mon épouse, mes enfans à la merci de vingt-cinq millions d'hommes, prêts à s'égorger les uns les autres, pour défendre ou cambattre mes intérêts. Ah ! jamais, jamais la couronne, le sceptre des Bourbons ne seront souillés du sang de mes sujets. On me dépouillera de mes droits, on me blasphêmera, on me calomniera, je supporterai tout sans me plaindre, plutôt que d'armer pour ma défense des bras qui combattroient mes enfans, une innombrable famille dont je me flatte de m'être toujours montré le pere.

Les notables avoient été choisis par moi, par mes ministres; je craignis de m'être trompé;

je

je voulus mettre dans la nation entiere toute ma confiance et son propre bonheur, je convoquai les états-généraux de mon royaume. Je laissai au peuple le choix de ses représentans, de mes coopérateurs ; les bailliages et les trois ordres nommerent leurs députés : ce nouveau choix me perça l'ame. La renommée avoit repandu au loin le bruit des vices et des imperfections de ces représentans d'un grand peuple, et à peine furent-ils arrivés à Versailles, que les gens sensés prédirent tous les malheurs qui depuis ont désolé mes états.

Je passe sous silence ma sollicitude paternelle, accoutumée à voler au-devant des malheureux dans la détresse, ou dans les calamités publiques. Les hivers de 1784 et de 1789, attesteront à la postérité que je fus sensible et bienfaisant, et que le prince qui se prive de ses plaisirs les plus décens, qui vend sa vaisselle, ses bijoux pour secourir ses sujets nécessiteux, a peu mérité les outrages et les ignominies dont on l'accable chaque jour, à la honte du nom françois et de l'humanité.

Je ne rappellerai point ici tous les autres bienfaits que j'ai signalés envers un peuple que j'aime encore malgré ses crimes, et son ingratitude, qui s'est laissé abuser jusqu'à forger lui-même ses fers et ses malheurs.

Tels sont les griefs dont je suis coupable envers toi, ô peuple volage et stupide ; de quelles peines devois-tu les punir ? ce qui a Rome

eut mérité des autels à Trajan, à Titus, à Néron même, m'a mérité à moi, la haine, la tyrannie d'une nation qu'on citoit jadis pour la plus polie, la plus loyale, la plus aimante de l'univers.

J'eusse été un tyran, comme quelques-uns de mes prédécesseurs, on m'eût célébré sur le parnasse, dans les tribunes, sur les théâtres, on m'eût accordé tous les honneurs dûs à la divinité, des monumens d'airain, de marbre ou de bronze, auroient attesté à la postérité trompée, mille vertus que je n'avois pas, mais que les peuples esclaves se plaisent à donner à leurs maîtres; et pour qui *obéir* et *ramper* est un besoin : s'ils ont un roi qui se montre leur pere, ils le troquent bientôt contre douze cent despotes, et dépecent par suite le plus bel empire du monde en quarante-huit mille républiques où l'on voit les excès de tout, excepté celui des talens et des vertus.

J'étois bon, j'ai été honni, calomnié, persécuté. J'ai vu des monstres que j'avois réchauffé dans mon sein, me porter le premier coup; ceux de mes sujets, dont javois élevé l'enfance, effacé l'obscurité par des places distinguées, par des témoignages multipliés de mon affection, ceux-là ont brigué l'honneur de me jeter les premiers la pierre; ceux que j'avois vu solliciter un de mes regards, le payer cherement à mes courtisans, à mes esclaves, le foible avantage de me faire parvenir une humble suppli-

que; des agens enfin qui hier s'agitoient dans la fange qui les vit naître, se sont tout-à-coup élancés sur mon trône, et jouant les petits souverains; ils me donnent insolemment des ordres; défense à moi de ne pas m'y conformer sans réplique; deux cent mille bayonnettes..... Ah! les bayonnette!.... quelle sanction!

Le premier usage que firent les *douze cens virs*, de ma bonté, de ma condescendance, fut de me dépouiller de tous mes droits; j'étois souverain absolu, je ne fus bientôt qu'un mannequin, un roi de théâtre. Je voulus prévenir tous les forfaits dont ils se sont souillés depuis, en montrant un front sévere; mais ils y démêlerent la bonté paternelle, et les ingrats abuserent de cette bonté pour déshonorer à jamais le nom français, et me plonger moi-même dans l'opprobre et l'infamie. Ils arrachent le sceptre de mes mains pour se le disperser. L'autorité royale fut régie par une horde de gens presque tous sans aveux, sans propriétés, sans vertus, n'ayant pour eux qu'une renommée infâme, et l'habitude de la servitude et de la bassesse. Voilà vos rois, ô François! voilà vos successeurs, ô Henri! ô Louis IX! et toi aussi, grand homme, dont on envie ta gloire un siecle après ta mort, et dont on profane les monumens que t'érigerent nos ancêtres, en portant un ciseau impie et destructeur sur les œuvres immortelles du génie, des grandes vertus et de la gratitude d'une nation qui te dût le lustre dont elle a joui pendant un

siecle, et qui s'est évanoui dès que le regne des fureurs et des usurpations a commencé.

Je les ai vus ces monstres, m'exiler de ma famille, au milieu même de mes foyers, poursuivre, le fer et la flamme à la maiu, mon frere, mon épouse, mes enfans; je les ai vus suspendre le glaive vengeur sur ma tête *découronnée*, et m'arracher par la force, c'es-à-dire, avec du canon et de soldats, une sanction dont la nullité n'est que trop prouvée, et dont on appellera bientôt au tribunal de la raison : car ma cause est la cause des rois; les rois ont des intérêts à venger comme les peuples, et souvent n'est-ce qu'en combattant leurs propres sujets, qu'ils les forcent à être heureux et fideles.

Récapitulons ici tous les genres d'infamies dont m'ont accablé *douze cens* monstres stipendiés par mon peuple, pour l'abuser, le ruiner, l'égorger ou le perdre. Le premier jour de leur réunion, ils me dégraderent, me déclarerent inhabile à régner, foulerent aux pieds mes volontés et mes vœux, les vœux de leurs commettans, et ne purent céler combien ils desiroient usurper l'autorité suprême, et envahir tous les pouvoirs, tous les emplois, toutes les places, toutes les propriétés. Ils jurerent dès-lors dans leur cœur, la dissolution de l'empire françois, et c'est le seul serment auquel ils soient restés fideles.

Ils ont craint que je ne fusse défendu par mes troupes, ils les ont corrompues; tous les sermens ont été violés, les étendards de la patrie foulés aux

pieds ; des hommes stipendiés par moi, ont tourné contre moi leurs armes régicides ; ils ont prostitué l'honneur et le devoir à la boisson, et il n'a fallu que les ennivrer, pour en faire des assasins. C'est sur-tout cette phalange méprisable, que j'avois consacrée à la garde de la capitale et de ma personne, qu'on a corrompu la premiere et le plus facilement : les G... F..... couverts d'une triple couche d'infamie, eux, les esclaves les plus dévoués du ministere et de leurs chefs, les plus vils soldats de l'armée, tant par leur crapule que par leur lâcheté ; macq...x par habitude et par gourmandise, assasins par penchant, lâches par besoin, et prêts à commettre tous les crimes pour quelques viles piece d'or; on les arrache à leur opprobre, pour les affubler d'un habit *purificateur*, d'une marque distinctive, qui a du moins l'avantage de les signaler, et d'empêcher les hommes de bien de les confondre avec les gens honnêtes qui pourroient porter l'habit *bleu*.

Mais ils me vengeront, ces scelérats, ils me vengeront, ils vous égorgeront dès que les flots de vin et d'or cesseront de couler. Vous les verrez se soulever contre cette prétendue liberté, qu'ils disent avoir conquise ; ils arboreront bientôt l'étendard de la révolte ; ils menaceront de dissoudre vos décrets avec du canon ; eux seuls voudront porter des médailles, des croix, des cordons, des épaulettes, eux seuls voudront commander, eux seuls voudront être obéis. Vous voudrez mettre un frein à leurs sacrilèges, il ne

sera plus temps ; et vous aurez, comme moi, le regret et le malheur d'avoir rechauffé dans votre sein des serpens, dont la morsure veneneuse vous causera la mort.

Tremblez, ingrats, le jour des vengeances approche. L'or circule, le vin va couler ; c'est beaucoup pour porter vos dignes compagnons d'armes, à faire du grand jour de la fédération générale, un jour d'opprobre, de discorde et de sang.

Ainsi, il est donc vrai que vous consommerez ce dernier crime ; il est donc vrai que vous allez mettre le sceau à vos proscriptions, à vos assassinats, à un régicide. Tremblez, téméraires ; je ne suis pas aussi abandonné que vous pourriez le croire ; j'ai encore des amis, des amis autrement reconnoissant que vos la Fayette, vos Noailles ; des amis enfin prêts à rougir de leur sang les piques meurtrieres et les bayonnettes que vous aurez la lâche impiété de tourner contre mon cœur. Si nous périssons, songez que l'Europe entiere vengera notre commune injure ; c'est ici la cause des rois, la cause de toutes les nations, tous les rois, toutes les nations s'empresseront de la défendre, et les lâches tremblent déja des apprêts qui se font pour cet objet dans les ports et les arsenaux voisins.

Voici encore le moment qui anime l'espoir de vos ennemis et des miens. Il arrive, mon cher cousin, il vient avec tout l'appareil de la majesté royale, se présenter à la fédération, où

il s'est fait précéder par des fleuves d'or, ce qu'il n'a pas osé entreprendre le 12 et le 13 juillet, à la tête de la canaille, il veut le tenter à la tête des mécontens; le nombre de ces gens-là est immense. Déja le bruit de son arrivée se répand dans toutes les provinces; il vient, se dit-on, et avec lui rentrent les fugitifs; le serment civique va être formellement prêté par cet homme *inviolable;* cet homme *inviolable* va ramener tous les esprits: l'opinion commence à se tourner en sa faveur; et les dignes compagnes de ses augustes travaux, les dames de la halle, ont été au devant de lui au nombre de deux à trois cents..... Le jour de son arrivée doit être un jour de solemnité dans les faux-bourgs; le général la *pique* et tous les Césars marchent à la rencontre de leur ci-devant *duc.*